

# A vendre : un cœur

M. André Gide, qui tremble que je ne le laisse en repos, m'a fait la surprise de m'envoyer son dernier ouvrage. Au retour d'un long voyage, je l'ai trouvé, ce livre, tout neuf et tout frais, sur ma table que recouvrait la poussière de l'absence. Cela m'a fait plaisir. J'ai vu par là qu'on ne m'avait pas oublié. C'est toujours flatteur.

Dirai-je que, de mon côté, je pensais au chef des Longues Figures? Ce serait mentir. M. Gide était bien loin de mes préoccupations. J'étais un voyageur heureux de revoir les siens. Je revenais, les yeux pleins d'images et de clartés : j'avais foulé les plaines d'Italie et les monts grecs ; quatre fois j'avais franchi la mer dont la voix chantait encore dans ma tête comme dans un coquillage... Ah! certes oui, j'oubliais M. Gide et la petite corydonnerie où, savetier morose, il rapiécé si péniblement les sandales de Sodome. Ah! oui, ma foi, je le laissais de bon cœur à ses ressemelages d'immoralité, et je ne pensais qu'à rejoindre, dans Paris, quelques chers et simples compagnons.

Hélas! M. Gide semble ne rien craindre tant que mon indifférence. Il veut que je m'occupe de lui. Il m'a envoyé son dernier livre pour se rappeler à mon attention, et il y a réussi. J'ai donc pris connaissance de cet envoi. J'ai lu ce livre sans en sauter un mot ni une virgule. J'ai tout dégusté et ne le regrette pas. L'ouvrage en valait la peine — et à tel point que, parvenu à la dernière page, et refermant le volume, je me suis écrié, très sincèrement: « Voilà le chef-d'œuvre de M. André Gide! »

Louange trop faible! Ce livre n'est pas seulement le chef-d'œuvre de son auteur. C'est un chef-d'œuvre tout court — un des livres les plus significatifs de ce temps, un bel ouvrage de mœurs, un de ces livres, enfin, où la postérité trouvera ses meilleures sources d'information. Grâce à M. Gide, nos petits-neveux se feront une juste idée de ce que devinrent, environ ce premier quart de siècle, certains sentiments où depuis toujours, les hommes — même les plus humbles — plaçaient leur honneur.

Oui, ce livre de M. Gide montrera comment, dans le milieu des « écrivains pour l'élite », on entend la fidélité aux amis, le respect des confidences et le désintéressement confraternel.

Mais qu'est-ce donc que ce bouquin où l'on apprend tout cela? C'est un catalogue — le catalogue d'une vente à l'Hôtel Drouot, où, par les soins de M. Charles Queille, commissaire-priseur, le riche M. André Gide abandonne au plus offrant et dernier enchérisseur les livres que lui ont offerts ses plus chers amis, ainsi que les lettres intimes qu'il a reçues d'eux.

\*  
\*\*

Il nous souvient d'un temps, qui n'est pas éloigné, où le fait, pour un écrivain, de jeter aux boîtes des quais les livres ornés d'envois autographes, était jugé fort sévèrement. En ces âges primitifs, « les Treize » de *L'Intransigeant* avaient même, si je ne me trompe, ouvert une rubrique de ces petites indécitesses. si bien que, se sachant observés, les *laveurs* de bouquins prirent soin de gratter les dédicaces avant de remettre la marchandise au libraire.

M. Gide a changé cela. Il entend — une fois n'est pas coutume — donner aux gens de la corporation une leçon de courage et de loyauté. Il bat monnaie de l'amitié ; du moins le fait-il au grand jour, orgueilleusement et cyniquement. Il liquide, entre autres, cinquante-quatre volumes de M. Henri de Régnier, la plupart imprimés sur papier de luxe et tous portant des témoignages d'amitié paraphés par l'auteur. Il vend aussi des livres dédicacés et non coupés — « état de neuf » dit-il — et cela, dans le monde gidard, passe pour le fin du fin ; c'est, dit-on, de la quintessence de Gide pour le mouchoir.

Il y a mieux. Attendez ! L'auteur des *Nourritures terrestres* avait jadis pour admirateurs deux écrivains de grand talent qui, depuis, ont renié son génie et fait litière de sa gloire. Que fait notre galant homme ? Il imprime dans son catalogue les témoignages de ces amitiés et de ces admirations aujourd'hui éteintes. Jolie vengeance, qui, dans la fameuse boutique de la rue de l'Odéon, fait pâmer d'aise et Trissotin et Lalou.

Tout cela, M. Gide l'explique au cours d'une préface au catalogue de ses inconverances : « Je me sépare, dit-il, de livres qui me sont demeurés chers entre tous aussi longtemps qu'ils n'éveillaient en moi que des souvenirs d'amitié... » Le bon apôtre ! Et qu'à travers cette prose melliflue on rencontre bien le regard de celui que lord Alfred Douglas — autre compagnon fidèle — appelle « son cher ami » (1).

\*  
\*\*

Vendre des livres que l'on doit à l'affection n'est pas mal. Mais faire commerce de correspondances privées est

(1) P. 17 du catalogue.

beaucoup mieux. Quant à cela, on peut hardiment reconnaître à M. Gide la qualité de précurseur. Ne le voyons-nous pas offrir aux amateurs, contre bon argent — et 19,50 0/0 en sus des enchères — des lettres à lui adressées par MM. Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Francis Jammes, André Suarès, Paul Fort et Tristan Klingsor? Plusieurs de ces épîtres sont recommandées à l'attention de manière fort pressante. L'une même, de M. Pierre Louys, est appelée : « Précieux document. » Il n'est rien, hélas! de si précieux que M. Gide ne consente à s'en dessaisir contre une pistole ou un petit écu rogné!

Aurai-je la cruauté d'insister? On croirait que j'obéis à la rancune. Or, la rancune est un sentiment que j'ignore, et la haine recuite n'est point mon fait. C'est même à cause de cela que les amis et imitateurs de M. Gide me considèrent comme un homme dénué de caractère... Bref, si je fais aujourd'hui un sort à la brocante d'amitié où s'exerce M. Gide, ce n'est pas pour le plaisir de montrer qu'un plat écrivain peut, à l'occasion, devenir un commerçant à la coule.

L'affaire a ceci d'important qu'elle contient une leçon. Sans cesser de concerner M. Gide, elle concerne les écrivains et la vie littéraire. Les gens qui vivent loin de nos milieux se font de la « probité » et du « désintéressement » l'idée la plus fausse. Il n'est revue d'avant-garde, imprimée en province, qui ne donne en exemple, aux écrivains de la rive droite, la carrière de notre bouquiniste improvisé. Je retrouve à l'instant l'article d'un naïf confrère qui, l'autre mois, me fit grief de ne pas apprécier en M. Gide « le côté moral de son attitude, son dédain du profit, sa religiosité ». Elle est bien bonne!

En vérité, si l'un de nous (qui vit de notre plume et ne sommes point riches), si l'un de nous avait osé faire ce que fait le rentier André Gide, on n'entend, dans les chapelles, point trouvé de paroles assez sanglantes pour dénoncer notre conduite. C'est que nous manquons de religiosité. Nous nous en passerons, quitte à perdre l'estime des gobe-mouches.

Du moins pouvons-nous prétendre certains scrupules qui n'enrichissent qu'un cœur. Cette fortune-là nous suffit. On la réalise sans commissaire-priseur ni crieur d'enchères. Et nous trouvons trop de charme au commerce d'amitié, pour en devenir jamais les mercantis.

Henri Béraud.